

Guy JEAN, *Du sang sur les astilbes*, Montpellier, Écrits des Hautes-Terres, Coll. «Cimes», 2003, 96p.

Par Hélène THIBAU

*Du sang sur les astilbes...* C'est un titre de roman policier. Une réflexion sur la violence des mâles, sur ses conséquences dans l'histoire de l'humanité, l'inventaire des crimes, des horreurs et des tourments qu'elle a pu causer, l'interrogation sur les remèdes à y apporter, l'exploration des sources d'espérance, c'est la matière d'un essai. Pourtant, Guy Jean ne pouvait mieux faire que de choisir une forme poétique pour imposer une démarche qui devrait conduire à une sagesse faite de lucidité active et compatissante. Car ce recueil touche justement bien plus par la vigueur du verbe que par l'originalité du propos. Un discours sans bavures ni redites, des images denses, ramassées, des phrases brèves, d'insistantes questions alertent notre méditation et ébranlent notre sensibilité.

En quatre étapes, Guy Jean ordonne la synthèse d'une vision qui se veut aussi large dans le temps que dans l'espace d'un monde marqué par les instincts primaires du pouvoir et de la domination.

Le premier mouvement, «Maumâle», suit le cours des choses à grandes enjambées. Tandis que défilent les silhouettes anonymes des travailleurs, des guerriers, des brutes ancestrales, se dresse l'héritage dégénéré du bruit, de la perversité, de la barbarie de notre temps. C'est sur le fond d'une analyse de la masculinité que défilent images et récits. De simples évocations suffisent à dessiner le portrait des pulsions sous l'emprise desquelles l'homme a conduit l'histoire humaine, celle des sociétés autant que celle de l'intimité.

«Du sang sur les astilbes» : ce texte qui, on l'a vu, donne son titre à l'ensemble, est centré sur la puissance sauvage de la sexualité. Quelques formules bien burinées énoncent quiproquos, mésestimes et rêves contradictoires, toile de fond du drame qui se joue entre le désir masculin et les forces de la féminité ; histoire de meurtre et de viol ponctuée cependant d'une soif incoercible d'harmonie et de tendresse.

«La démente en fête» élargit la perspective. Dans la ligne ouverte par les abîmes originels dont seuls les os ont mémoire, voici venir la béance affamée des sacrifices. Quand les instincts de vengeance se libèrent, le long cortège des horreurs de l'histoire se déploie : pogroms, lynchages, guerres civiles, déportations, égorgements, charia, tortures, camps de concentration, etc. L'horrible côtoie l'absurde en cette longue énumération. La sobriété lapidaire de cette série énoncée sans pathos fait basculer l'esprit dans une sorte d'affolement

horrifié. Dans la foulée, quelques images elliptiques formulées dans une syntaxe en lambeaux créent une atmosphère de cauchemar où se dérèglent les ombres de la conscience : «Nos songes sont gravés de hiéroglyphes — et des larmes des chimères ancrées dans nos entailles.» Ainsi, nous voilà prêts à entrer dans le jeu visionnaire qui va suivre. Car une expression plus lyrique, teintée de surréalisme vient, dans le deuxième mouvement du texte, donner libre cours aux fantasmes du poète : «Araignée, je fouille l'hypothalamus...» Une sorte de récit onirique des aventures cristallisées dans une mémoire déboussolée par les spectacles qu'elle contient ramène en surface des questions pleines d'angoisse sur les acteurs de ce désordre ; tandis que, clôturant ce chaos dérisoire, l'auteur, traité de lunatique, d'un complot contre le soleil, accomplira la fin de ce monde par un geste absurde et définitif.

«L'odeur des pruniers en fleurs» se démarque du constat un peu cruel des textes précédents parce que les tableaux s'y imprègnent de pensées et de sentiments. Les personnages y recherchent une voie qui résorbe les tensions sans affadir l'héritage humain, sans renoncer non plus à l'épanouissement des forces vives de l'instinct. Les aventures

dans lesquelles ils sont engagés deviennent autant de tableaux de genre enrobés de fantastique. Leur succession kaléidoscopique semble répondre par bribes à la question centrale : «Comment visiter les jardins sacrés dans — lesquels la mort endimanche son ombre — et célébrer nos amours charnelles». Le dernier mot reviendra, comme il se doit, au poète dont les mots absorberont la misère des rêves rendus à l'ennui, empêcheront l'homme de fuir son âme ou de se trancher les poignets pour rejoindre l'amour.

L'intérêt de ce recueil vient, on l'a senti, du curieux contraste entre une expression souvent marquée par une totale libération de l'imaginaire et la rigueur logique de sa composition. Organisé à la fois comme une enquête et comme une méditation, il s'articule en de brèves explosions d'images oniriques et de faits épinglés comme à un tableau de chasse. Cet amalgame dégage une vitalité où l'intelligence et la sensibilité s'animent pour atteindre le sentiment d'horreur et de pitié par lequel se définit proprement le tragique. La forme épurée contribue aussi à nous faire respirer l'air raréfié où se combinent le plaisir et l'angoisse que suscitent les représentations du destin. Il reste que la note finale dégage une sérénité que justifie la confiance dans le pouvoir des mots. On n'en attendait pas moins du poète.

